

Texte Eric Vibart.
Photos collection Florence Herbulot.

Florence

Naviguer sur l'océan des mots

Herbulot

Traductrice de plus de 150 ouvrages, la plupart liés à la plaisance, Florence Herbulot a aussi été journaliste, navigatrice et régatière. Fille et équipière de l'architecte Jean-Jacques Herbulot, elle assure toujours le passage de nombreux auteurs dans les lettres maritimes françaises, d'Elvström à O'Brian, de Conrad à Slocum. Regards sur quarante-cinq ans de boulingue en eaux internationales.

Ceux qui, au cours de l'hiver 1952-53, viennent essayer le tout récent Vaurien au Cercle de la voile de Paris ne sont pas peu surpris d'y être accueillis par une grande jeune fille brune, encore lycéenne, qui les prie d'embarquer séance tenante. Qu'importent le froid et les trains de péniches, la plupart quittent le bord bon de commande signé. Florence Herbulot, «grande sœur du Vaurien» est, de naissance, établie aux premières loges du fantastique développement de la plaisance

française. Pendant que son père Jean-Jacques, multiple champion de France de Star et représentant olympique à trois reprises, invente la plaisance moderne, la jeune fille se pose des questions d'avenir. Littéraire, trois mois en math élém suffisent à la détourner de la tentation éphémère d'une carrière d'architecte.

«Je savais ce que je ne voulais pas faire, mais ignorais où me diriger, témoigne Florence Herbulot. J'avais toujours été bonne en lettres, j'aimais les mots, la bagarre avec les mots. Alors

La mer et les livres. C'est de cette double passion qu'est née la vocation de Florence Herbulot, qui poursuit activement une œuvre de «passeur». On lui doit beaucoup de livres techniques, de récits et de romans maritimes de nos bibliothèques.

LAURENT CHAMPELIER



Oh ! Hisse ! Etarquage difficile lors d'une sortie à bord de la Belle Poule. Spécialiste de romans maritimes historiques, dont la célèbre saga de Patrick O'Brian, Florence Herbulot est aussi une fine connaisseuse d'anciens gréements.

ma mère m'a suggéré la traduction. Il y avait une toute nouvelle école constituée par des professeurs de la Sorbonne, l'Ecole supérieure d'interprètes et de traducteurs, où je suis entrée sur concours.» Revenant un enseignement professionnel inédit, Florence Herbulot se forme en anglais et en italien. Ses loisirs d'étudiante se passent sur l'eau, au CVP où elle possède le Vaurien n° 220, Ponant, à bord duquel elle participe aux régates de club en club. C'est au Lavandou, où ses parents se sont repliés pendant la guerre, que la jeune Florence a tiré ses premiers bords en Dinghy Herbulot dès l'âge de 7-8 ans. Adolescente à Paris, elle est devenue à Meulan équipière en Bélouga, puis a régaté quelque temps à bord du fameux Star 686 Tramontane de son père.

CHEZ LES HERBULOT, naviguer est une seconde nature. La plupart des champions français de l'époque ainsi que la fine fleur de la régatée et de l'architecture internationale, «des copains» comme Pol Elvström, Uffa

Florence Herbulot s'impose rapidement, première professionnelle capable de transcrire le sens et l'esprit des textes avec un vécu et un vocabulaire technique rigoureux.

Fox, John Illingworth ou Olin Stephens, passent un jour ou l'autre par l'appartement de la rue Singer. Certains week-ends sont consacrés au travail en famille, à genoux dans la salle des fêtes de la mairie du XV^e arrondissement, où Florence donne un coup de main à la confection de grands spis dont la coupe à chevrons a fait la renommée de son père (VV n° 320). C'est ainsi qu'elle participe en 1958 à la confection des spis de *Sceptre*, challenger anglais pour la Coupe de l'America, ou de ceux de *Gitana IV*. Pour les vacances, toute la famille passe un mois de croisière en Corsaire.

C'est dans ce contexte nautique omniprésent que Florence, encore



Plaisance familiale.
Au printemps 1960, la famille Herbulot prend livraison au chantier Mallard de sa Corvette Tramontane, avec laquelle la famille naviguera de nombreuses saisons en Méditerranée.



Appliquée. 1943, au Lavandou, la jeune Florence soigne ses pleins et ses déliés, premières lignes tracées préluant à un vrai métier d'auteur-traductrice.



«Algue» généalogique.
Florence Herbulot, ici en Suède en 1955, entre sa mère, Hélène, et son père le grand architecte Jean-Jacques Herbulot. La jeune fille est alors équipière de son père en Star.

étudiante, se voit confier par Pierre Lavat, fondateur de la revue *Bateaux* et des Editions du Compas, la traduction d'un premier livre, «Cruising under Sail» d'Eric Hiscock, pavé de 540 pages en édition originale. «Ce n'est pas que Lavat ait eu forcément confiance dans mes capacités de traductrice, commente Florence, mais il s'était dit qu'avec Jean-Jacques, j'avais un dictionnaire à pattes à la maison et qu'il ne me laisserait pas faire de bêtises. Ensuite, toujours pour les Editions du Compas, il y a eu trois bouquins de Pol Elvström, deux sur les bateaux et la régates et un petit fascicule sur les règles de course. On se connaissait bien, c'est lui qui a demandé que je traduise ses livres.»

AU DÉBUT DES ANNÉES 60, la plaisance en plein essor engendre des publications croissantes dans un domaine où les grands textes de référence sont anglo-saxons. Florence Herbulot s'impose rapidement, première professionnelle capable de transcrire le sens et l'esprit des textes avec un vécu et un vocabulaire technique rigoureux. Son approche est celle de la théorie interprétative de la traduction fondée par Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, interprètes de conférence: «Le principe numéro un est que ce n'est pas affaire de mots ou de langue, mais de message, précise Florence Herbulot. On traduit un contenu et tous les moyens sont bons pour y parvenir! Une fois qu'on a compris ça, on peut se détacher des

mots et travailler plus à l'aise. Les cultures ne voient pas les réalités de la même façon. Le français, en général, considère l'aspect d'une chose quand l'anglais en perçoit la fonction. Il y a un exemple courant: dans un moteur, nous appelons "bougie" ce que les Anglais nomment "sparkling plug", littéralement "bouchon à étincelle". C'est une fonction. Vous ne pouvez pas traduire "bougie" par "candle", ni "sparkling plug" par "bouchon à étincelle"!»

Dès sa sortie de l'école, la jeune femme mène une double carrière de traductrice et de journaliste spécialisée, travaillant pour les pages sport du *Figaro*, l'AFP, *Neptune-Nautisme*, *Bateaux* ou les *Cahiers du Yachting*. «Le Figaro voulait publier les résultats des courses du RORC, ce qui supposait de téléphoner le dimanche soir en Angleterre, en Irlande ou en Hollande pour obtenir les classements et les échos des courses.» Pour les revues nautiques, Florence Herbulot rédige des comptes rendus de régates, des synthèses de salons

nautiques ou d'épreuves auxquelles elle a participé. Après deux-trois saisons à bord de son propre Flibustier, dériveur de 4,74 mètres dessiné par son père, elle navigue avec le Groupe international de croisière des Glénans. On la voit participer aux courses du Groupe des croiseurs légers et même y composer l'un des premiers équipages féminins avec Claude Harlé et Claire Balogh lors de la Bidon Hic 1966. Pendant plusieurs années, Florence Herbulot collabore à *Voiles et Voiliers*, traductrice attirée de la chronique «Au vent d'Albion» d'Alec Belby.

«J'ai participé à la création de la course-croisière féminine que le Figaro organisait avec le GAN. J'en ai suivi toutes les éditions pendant quinze ans. C'était une épreuve de quatre-cinq jours en équipage, délaissée au bénéfice de la solitaire lorsque le journal a racheté L'Aurore. Avec Terenia Autin et sa fille, ainsi que Liliane Bergeal, j'ai même participé à la dernière édi-

tion partie de Perros-Guirec en 1979.»

Envoyée spéciale, Florence suit la course avec ses confrères journalistes depuis le Baccarat, dragueur mis à disposition par la Marine. Les équipages militaires n'étant pas mixtes, les filles doivent débarquer pour dormir sur le bateau des Douanes, moins contraintes par les règlements. «Je faisais pour cette course des comptes rendus pour *Bateaux* et *Les Cahiers*. Une année, Neptune m'a aussi demandé de travailler pour eux... rédiger trois papiers sur le même événement n'était pas une sinécure! Alors, j'ai adopté un pseudo masculin et, pour Neptune, j'ai fait un papier horriblement machiste! Comment voulez-vous que je fasse trois fois la même chose?»

DANS CES ANNÉES 70, Florence travaille entre autres pour la collection «Mer» d'Arthaud. «C'était l'époque où il y avait toute une série de tours du monde, à l'endroit, à l'envers, contre les vents dominants... J'ai traduit Robin Knox-Johnston, Chay Blyth, les Smee-

ton, Clare Francis, John Riding. Et trois livres de Francis Chichester qui était un homme charmant. Un jour, venu à Paris pour présenter l'un de ses bouquins, il a préféré que j'intervienne lors la conférence de presse plutôt que l'interprète qu'on lui avait proposé: "You see, Florence knows my words..."»

Florence Herbulot ne se limite pas aux seuls textes maritimes. Publiant deux à trois mille pages de traduction par an, elle navigue sans relâche dans la haute mer des mots pour accomplir des traductions techniques, travaillant à des ouvrages sur le management, traduisant de l'anglais et parfois de l'italien des livres de nature et de zoologie. Elle sera traductrice des mémoires maritimes d'Edward Heath, ainsi que des souvenirs politiques du président Lyndon B. Johnson ou de Pierre Salinger, sans oublier des textes de l'alpiniste Edmund Hillary. Mais il ne se passe pas une année sans que Florence traduise un ou deux livres maritimes.

«*La Navigation par gros temps* d'Adlard Coles m'a donné le mal de mer, poursuit-elle. C'est le seul livre qui m'ait autant éprouvée physiquement. Je me revois quitter mon bureau, hagarde, sortant d'une tempête épouvantable, marquée par ce que je venais de traduire. Les tempêtes sont

En course.
Florence Herbulot est ici à la barre d'un Armagnac, lors de la course féminine GAN-Le Figaro.



les mauvais souvenirs qui vous touchent et vous font faire des cauchemars. Je me souviens encore d'un truc qui, par un temps de chien, est apparu devant l'étrave de la frégate des Glénans, non loin de l'île de Batz. Une plaque de pierre à peine visible entre deux vagues, noire, lisse, luisante: "C'est un cageot? Non! Un caillou! Abats! Abats!" Une horreur...» La traductrice aura aussi son compte de livres catastrophes avec «Fastnet Force 10» de John Rousmanière ou «117 jours à la dérive» de Maurice et Maralyn Bailey.

POUR ENSEIGNER, Florence Herbulot soutient en 1985 une thèse de doctorat de 3^e cycle devant un jury réunissant Sylvère Monod et Jean-Louis Guillemard, directeur de la rédaction de *Voiles et Voiliers*. Reprenant une nouvelle traduction du récit du tour du monde de Slocum commandée quelques années plus tôt par Arthaud, mais jamais publiée, Florence en tire exemples et principes sur les difficultés rencontrées dans les années 30 par le premier traducteur du texte, Paul Budker, et valorise en regard les acquis de la théorie interprétative. «Il y avait de nombreuses erreurs et omissions, d'innombrables confusions entre langage technique et langage courant. Budker, trop axé sur le langage technique, m'en a beaucoup voulu d'avoir repris son texte, mais les traductions évoluent aussi parce que les lecteurs se renouvellent. L'approche de la discipline a changé. Dans les années 30, on avait davantage de révérence à l'égard du texte original. De nos jours, on a acquis davantage d'autonomie dans la façon de restituer ce qu'il dit.»

Doctorat en poche, Florence dispense des cours pendant dix-huit ans, maître de conférence à l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs dont elle fut l'une des premières élèves. Elle en sera

Elle sera traductrice des mémoires maritimes d'Edward Heath, ainsi que des souvenirs politiques du président Lyndon B. Johnson ou de Pierre Salinger, sans oublier des textes de l'alpiniste Edmund Hillary.



Départ de Transat. Florence, journaliste, est venue encourager Marie-Claude Fauroux, qui va participer à la Transat anglaise en solitaire, en juin 1972.

également directrice adjointe, directrice de la section traduction et occupera des responsabilités professionnelles: présidente de la Société française des traducteurs et, de colloques en congrès, vice-présidente puis présidente de la Fédération internationale des traducteurs. Sa version française de Slocum, «*Navigateur en solitaire*», parue en 1990 chez Buchet-Chastel, est aujourd'hui disponible en format de poche aux Editions Babel, texte fondateur, indispensable à la culture de tout plaisancier.

TROUVANT UN ÉQUILIBRE entre le métier solitaire de traductrice et celui, plus social, d'enseignante, Florence Herbulot travaille d'arrache-pied avec une méthode originale, dictant ses textes au magnétophone. Ceux-ci sont ensuite dactylographiés – par la même per-

sonne depuis trente ans – et lui sont retournés par e-mail pour mise au point et corrections. «Au début, je tapais moi-même. Puis, au début des années 70, j'ai travaillé pour le concours d'architecture du centre Beaubourg pour traduire les soumissions déposées en anglais. C'était énorme, on a fini à douze traductrices avec treize ou quatorze dactylos. On nous a donné de petits dictaphones et on a travaillé 28 jours et nuits, de 8 heures du matin à 11 heures du soir. Depuis, je n'ai plus cessé de dicter. J'ai une meilleure langue par oral. Vous savez, c'est le gueuloir de Flaubert: il y a des phrases que vous ne pouvez pas dire mais que vous pourriez écrire, des mots qui se heurtent, des allitérations épouvantables. Quand les écrits reviennent, je corrige, j'ajuste et reprends tout au moins deux fois, mais plus on avance dans un ouvrage, moins il y a de cor-

rections. Un traducteur est un caméléon. Ça peut être frustrant pour des gens qui ont un orgueil d'auteur, mais moi, je suis d'abord traductrice. Le traducteur est un auteur second. C'est un peu comme en voile, j'ai toujours préféré être équipière. Je n'ai pas une nature de barreuse.»

Henri Azeau, directeur littéraire aux éditions Laffont, réussira néanmoins à faire signer à Florence un livre de son nom: «*La cuisine à bord*», petit bouquin rassemblant conseils d'avitaillement, menus types selon l'état de la mer et recettes. Florence Herbulot, qui traduisit un premier roman maritime en 1988 avec «*Cap sur la Gloire*» d'Alexander Kent, s'est embarquée avec bonheur dans des aventures au long cours. Conseillère technique pour l'édition des œuvres complètes de Conrad dans la collection de la Pléiade dirigée par Sylvère

Monod, on lui doit sur papier bible la nouvelle traduction de «La ligne d'ombre». Puis vint «Moonfleet» de John Meade Falkner, mais surtout, de 1997 à 2004, la traduction de seize des vingt volumes de Patrick O'Brian. «Ce sont les ouvrages que j'ai le plus aimé traduire. O'Brian, qui vivait en France et avait été lui-même traducteur, était un véritable écrivain. En seize volumes et quelques milliers de pages, je n'ai pas lu deux fois la même phrase». A raison de deux à trois romans par an, Florence Herbulot a largement contribué au succès sans précédent des aventures de Jack Aubrey, dévorées par des milliers de lecteurs. Aujourd'hui, lancée dans une nouvelle saga romanesque, elle publie aux Presses de la Cité «Enrôlé de Force» de Julian Stockwin, premier volume des aventures d'un jeune Anglais shanghaï à bord d'un vaisseau de Sa Majesté, novice qui finira amiral au terme des quatorze volumes que l'auteur britannique a prévu d'écrire.

En mer comme dans les livres, l'aventure est permanente. Entourée de ses chats Virgule et Petrus, d'une foule d'ouvrages, des souvenirs maritimes et professionnels de ses parents, Florence Herbulot poursuit un sillage fait d'enthousiasmes renouvelés. Beaucoup des livres maritimes que nous avons aimés, qui nous ont influencés, sont passés par ses talents rigoureux et informés. Une grande dame du livre et des passions maritimes. Littéralement. E.V. ●

Une impressionnante bibliographie maritime

Parmi 150 ouvrages traduits dans les domaines de la mer, de l'océanographie, du génie mécanique, de la zoologie, de la botanique, du management, Florence Herbulot a fait passer en français une grande partie des ouvrages qui constituent le fond de bibliothèque de bien des plaisanciers.

Littérature maritime : Alexander Kent, Cap sur la gloire, (1988). Joseph Conrad, La ligne d'ombre, (1989). John Meade Falkner, Moonfleet, (1990).

Ouvrages de Patrick O'Brian : Expédition à l'île Maurice, L'île de la désolation, Fortune de guerre (1997). La citadelle de la Baltique, Mission en mer ionienne, Le Port de la trahison, (1998). De l'autre côté du monde (1999). La Lettre de marque, Le Rendez-vous malais (2000). Les tribulations de la Mascade (2001). Une Mer couleur de vin, Le Commodore (2002). Le Blocus de la Sibérie, Les Cent jours (2003), Pavillon amiral (2004). Julian Stockwin, Enrôlé de force (2007).

Récits : Erroll Bruce, L'équipage et la course, (1965). Uffa Fox, Sur la crête des vagues (1966). Francis Chichester, Défi aux trois caps (1967). Francis Chichester, Le tour du monde de Gipsy Moth (1967). Miles Smeeton, Une fois suffit (1967). Robin Knox-Johnston, La course du monde (1969). David Lewis, Les filles du vent (1969). John Riding, Le voyage de l'œuf sur la mer (1970). Chay Blyth, Le voyage impossible (1970). Maurice et Maralyn Bailey, Cent dix-sept jours à la dérive (1974). Humphrey Barton, Les aventuriers de l'Atlantique (1976). Edward Heath, A la barre (1976). Clare Francis, Victoire océane (1977). Joshua Slocum, Navigateur en solitaire (1990).

Ouvrages techniques : Eric Hiscock, Le bateau de croisière (1962). Pol Elvström, Maîtrise de la voile (1964).

Eyvin Schiöttz, Code pratique de la régata (1964). Paul Elvström explique... les règles de course (1966). Paul Elvström, Maîtrise du voilier (1968). John Illingworth, La Coupe de l'America (1969). John Davies, Yachting (1970). Paul Elvström, Mes bateaux et mes voiles (1971). Conrad Gülcher, Tactiques modernes en régata (1971). Reg White et Bob Fisher, La course en catamaran (1972). Gianni Cazzaroli, Dictionnaire de la mer et de la navigation (1973). Peter Heaton, Histoire du yachting (1973). Paul & Arthur Snyder, Nœuds de marins (1974). Arthur Beiser, Le livre de la voile (1974). Gilbert L. Voss, Océanographie (1976). Alessandro Capitanio & Giulio Premoselli, Côtes, ports et mouillages de Toscane (1978). Douglas Philip-Birt, Marine de plaisance (1978). Michael Richey, Encyclopédie de la voile (1979). K. Adlard Coles, Navigation par gros temps (1979). Joachim Schultz, Le grand jeu de la régata (1979). John Rousmaniere, Fastnet Force 10 (1981). Brian Lavery, Bateaux, 5 000 ans d'aventure maritime (2005). John Batchelor et Chris Chant, L'Univers des voiliers (2007).

Albums : Time-Life, Les frégates de l'indépendance américaine (1980). Ranulf Rayner, Portraits de yachts (1987). John Chancellor, Marines, tr. de l'anglais (1989). John Chancellor, Voiliers (1990). Ranulf Rayner, Coupe de l'America, 1851-1992 (1991). Erik Abranson, Les grands voiliers du monde (1995). Richard Humble, Navires (1995). Franco Pace, Classe J, les princes des mers (1997). Franco Pace, Voiliers de rêve (1997). Joël White, L'eau, la lumière, le bois (1999). John de Visser et Judy Ross, Au bord du lac, maisons de bateaux (2001). Brian Lavery, Bateaux, 5 000 ans d'histoire de la marine (2005).

Lors de la Bidor Hic 1966.
Claude Harlé, Claude Balogh
et Florence Herbulot (de gauche
à droite) composaient l'un
des premiers équipages féminins
participant aux courses
du Groupe des croiseurs légers.

